

Le trotskysme et l'Europe pendant la deuxième guerre mondiale, par Gerd-Rainer Horn

Numéro 39, Septembre 1989.

L'histoire des mouvements révolutionnaires antistaliniens demeure un secteur d'intérêt secondaire pratiquement dans toutes les disciplines académiques. En un sens, ce n'est pas surprenant car c'est seulement au cours des vingt dernières années que l'histoire des mouvements communistes en général, les plus influents, a commencé à sortir de l'étroit carcan où l'enfermait l'idéologie de la guerre froide. Mais, avec la prolifération des études sérieuses sur la Gauche majoritaire, on peut s'attendre à ce que les courants moins en vue et qui ont rencontré moins de succès, à l'intérieur du mouvement ouvrier, commencent également à faire l'objet de recherches.

Ce n'est bien entendu qu'à l'intérieur du cadre européen que l'on peut, sans difficulté, reléguer des tendances comme le maoïsme, le castrisme, ou le trotskysme à une place négligeable. Une vision moins « *eurocentriste* » devra nécessairement tenir compte de l'importance de ces courants de pensée. En dehors du monde communiste, le plus grand parti communiste, jusqu'à sa suppression brutale en 1965, fut le P.C. maoïste indonésien¹. Le trotskysme fut la force de gauche prédominante à Ceylan des années 30 aux années 50 et 60 au moins. Et il est impossible de comprendre l'histoire fascinante de la gauche latino-américaine d'après-guerre sans une connaissance approfondie des courants politiques situés à gauche du stalinisme et de la social-démocratie.

Cependant, même dans le contexte européen, les forces de l'extrême gauche n'ont pas été aussi marginales que l'historiographie existante voudrait bien le faire croire. Pour prendre un exemple relativement récent, la tumultueuse année 68 et ses suites ne peuvent se comprendre correctement si l'on ne donne pas toute son attention à ce qui s'est passé à gauche des partis ouvriers traditionnels. De même, l'Espagne des années 30 demeure une énigme pour les historiens qui ne sont pas prêts à aborder la politique révolutionnaire non communiste et qui n'ont pas le bagage nécessaire pour ce faire.

A l'intérieur de l'extrême gauche européenne, le trotskysme occupe une place assez exceptionnelle. En-dehors du stalinisme et de la social-démocratie, c'est, à l'intérieur du mouvement ouvrier marxiste, la tendance qui existe de façon continue depuis le plus longtemps. Il survit aux ravages de l'histoire européenne depuis soixante ans, à l'heure qu'il est, tandis que d'autres courants se sont désintégrés après une durée de vie beaucoup plus courte, comme ce fut le cas du Bureau de Londres ou du maoïsme de la « *troisième période* » après la mort de Mao. Cependant, en même temps, il n'est jamais parvenu à devenir la force toute puissante à gauche, pas plus qu'il n'a même réussi à influencer au moins une partie importante de la classe ouvrière dans un pays européen. Ce phénomène de « *marginalité persistante* » serait à soi seul un sujet d'étude intéressant.

Pourtant des particularités plus importantes justifient que l'on se penche de plus près sur le trotskysme européen. L'un de ces facteurs est l'importance du rôle des trotskystes dans l'histoire de la pensée au

¹ Cette étude a été proposée aux Cahiers Léon Trotsky par Gerd Rainer Horn, étudiant allemand aux Etats-Unis. Elle a été traduite de l'américain par Janine Bauduin. Nous avons respecté tous ses développements malgré une tendance à prononcer des sentences qui n'est pas dans la tradition de notre revue. L'essentiel est qu'il s'agisse d'un travail sérieux qui peut nourrir une discussion riche. Nous avons dû en revanche, pour des raisons de place, raccourcir sérieusement les notes. A propos de ces dernières, il nous a parfois paru nécessaire d'introduire quelques réponses ou remarques à propos de mise en cause ou de points de méthode, en indiquant qu'elles venaient de la revue par le sigle NDLR.

En ce qui concerne les références aux textes de Trotsky, nous avons utilisé les citations et renvoyé aux Œuvres en français dont il semble que G.R. Horn ne connaisse pas l'existence, mais que notre lecteur français trouvera plus facilement. (NDLR)

XXe siècle. Les analyses trotskystes du régime soviétique, du fascisme, de la stratégie révolutionnaire dans le « *tiers monde* » colonial et post-colonial et les contributions trotskystes aux débats plus récents concernant les nouveaux mouvements sociaux comme le féminisme ou les mouvements pour l'auto-détermination des peuples, en Irlande ou au Pays basque, par exemple, ne sont que quelques-unes de ses contributions qui sont de plus en plus reconnues pour leur valeur intrinsèque.

Un autre argument en faveur de l'étude du trotskysme est l'influence qu'il a exercée dans la formation intellectuelle de personnages marquants du paysage politique, social et culturel. Des individus aussi divers que ce médiateur actuel de la politique étrangère allemande qu'est Hans Juergen Wischnewski, de même que des gens comme André Malraux et John Lennon furent soit membres soit sympathisants de la IVe Internationale² à un stade de leur itinéraire intellectuel qui est celui, souvent crucial, de leur formation.

Finalement, on ne peut nier à quel point il y a eu continuité entre les personnes qui ont été à la tête des partis communistes du début et celles qui ont mené l'Opposition de gauche internationale³. Il en va de même pratiquement pour tous les autres pays d'Europe. Et certaines de ces personnalités, comme Khristian Rakovsky, Henk Sneevliet, Andreu Nin ou Alfred Rosmer avaient occupé des postes importants non seulement dans les partis communistes de leurs pays respectifs, mais également dans le communisme mondial où ils étaient des personnages de premier plan (et parfois dans la socialisme d'avant la première guerre mondiale).

Naturellement, un certain nombre d'historiens ou de politologues ont fait quelques tentatives pour s'attaquer à ce phénomène de la vie politique du XXe siècle. Mais, pour l'essentiel, ces efforts se sont concentrés sur le personnage de Léon Trotsky et, devrait-on ajouter, la qualité de ces ouvrages biographiques est souvent peu en rapport avec leur profusion. La trilogie d'Isaac Deutscher demeure inégalée quant à la profondeur et la qualité de l'analyse. Même au sein du groupe croissant de chercheurs qui s'intéressent à des aspects particuliers de la pensée et de la pratique trotskyste, les auteurs ont souvent tendance à souligner la contribution personnelle de Léon Trotsky aux dépens du mouvement qu'il a aidé à créer⁴. On trouve néanmoins à présent, toutes proportions gardées, une abondante littérature sur la IVe Internationale en tant que telle, en particulier en Europe latine.

La plupart des ouvrages sur la IVe Internationale, publiés ou inédits, se concentrent sur une expérience nationale particulière. Leur défaut majeur est, pour ainsi dire, une tendance caractéristique à se contenter de rassembler des faits, ce qui aboutit à relativement peu d'analyses critiques et pratiquement une identification virtuelle avec les individus que le travail de l'auteur a exhumés et sauvés de l'oubli historique⁵. Très peu de tentatives ont été faites pour esquisser une histoire générale du mouvement

² Pour des raisons stylistiques, j'utiliserai indifféremment les termes : Opposition internationale de gauche, Quatrième Internationale etc. bien que la Quatrième Internationale en tant que telle ne fût pas fondée avant 1938 et que l'appellation officielle du mouvement ait changé à plusieurs reprises (NDA). Nous acceptons le choix de Horn, tout en affirmant qu'il s'agit d'un choix méthodologique et non stylistique comme il le pense. (NDLR)

⁴ Voir par exemple les ouvrages remarquables de Leonardo Rapone, *Trotsky e il Fascismo* (La-tezra 1978), Richard B.Day, *Leon Trotsky and the Politics of Economic Isolation* (Cambridge 1973) et Geoff Hodgson, *Trotsky and Fatalistic Marxism* (Nottingham, 1975). Pour un mélange réussi d'études, voir les deux volumes d'actes du colloque organisé en octobre 1980 par la Fondation Feltrinelli, *Pensiero e Azione Politica di Lev Trockij* (Florence 1982)

⁵ L'unique exception est selon moi celle de l'historien catalan Pelai Pagès dans *El Movimiento Trotskista en Espana (1930-1935)*, Barcelona, 1977 et l'article « Le Mouvement trotskyste pendant la guerre civile d'Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, 1982, pp. 47-65.

trotskyiste. Les efforts accomplis dans cette direction ont, jusqu'à présent au moins, été des entreprises superficielles, mal documentées ; au pire, elles sont le produit de préoccupations étroitement sectaires⁶.

Ce manque de prise critique sur la pratique trotskyste est particulièrement mal venu du fait de la tension entre l'extrême importance du trotskysme en tant que courant de pensée spécifique ayant fréquemment rayonné bien au-delà du cercle étroit des adhérents, et le manque de résultats pratiques correspondants, dans l'Europe des soixante dernières années. Ainsi, c'est dans le sens d'une évaluation critique de la stratégie et de la tactique de la IVe Internationale que devra s'orienter la recherche future, si elle veut commencer à résoudre cette énigme et en tirer les conclusions nécessaires.

Je me propose d'examiner dans cet article les zigzags du trotskysme pendant une période cruciale pour la gauche européenne : la deuxième guerre mondiale. Dans l'intervalle entre 1939 et 1945, l'Europe n'a pas seulement été un champ de bataille pour les puissances alliées et celles de l'Axe ; elle fut aussi le lieu d'où partirent d'immenses mouvements sociaux. De plus, les luttes sociales des années de guerre plantèrent le décor pour la poussée ouvrière d'après-guerre.

Dès avant septembre 1939, la IVe Internationale avait connu une évolution tumultueuse, avec son combat contre la montée du fascisme en Allemagne, la période des Fronts populaires et la guerre civile espagnole. Et comme un coup d'œil même rapide aux progrès (ou au manque de progrès) des forces de la IVe Internationale le montre, il n'existait aucune raison d'être optimiste. Il est probablement correct de dire que, dans la majorité des pays européens, quand la deuxième guerre mondiale éclata, les sections de la IVe Internationale existantes étaient plutôt plus petites que plus grandes qu'au moment le plus favorable pour elle des dix années précédentes. En tout cas, ces groupes solidaires de l'Opposition de gauche allemande, qui avaient joui d'un soutien de masse non négligeable (le Leninbund allemand au début, l'Izquierda comunista de Espana, le R.S.A.P. néerlandais et les Archiomarxistes grecs), avaient alors déjà rompu avec la discipline de fer de l'Internationale⁷.

La deuxième guerre mondiale était donc une chance de vérifier les idées trotskystes dans un environnement favorable à des changements sociaux de première importance. Cette mise à l'épreuve devait être particulièrement décisive puisqu'elle suivait de près les occasions manquées de la décennie précédente.

Ma tâche principale sera d'indiquer les grandes lignes de la stratégie et de la tactique de la IVe Internationale pendant la deuxième guerre mondiale et de mettre en lumière quelques-unes des raisons profondes pour lesquelles le trotskysme n'a pas non plus réussi à croître sensiblement au cours de cette période historique. Une autre de mes préoccupations sera de faire ressortir qu'il y avait en fait des différences considérables de points de vue entre les diverses sections ou parties de celles-ci, à l'intérieur de la IVe Internationale. Cette diversité interne est un aspect qui, en général, ne trouve pas la place qui lui revient, dans l'historiographie existante, bien que ce soit une caractéristique essentielle, tout particulièrement quand on la considère dans le contexte des autres forces révolutionnaires de gauche ou qu'on les compare à elle.⁸

⁶ Voir par exemple Jean-Jacques Marie, *Trotsky, le Trotskysme et la Quatrième Internationale* (Paris 1980), Pierre Frank, « The Fourth International » dans *The Long March of the Trotskyists* (Londres 1979) et Guenter Bartsch, *Trotskismus als eigentlicher Sowjetkommunismus* (Berlin, 1977).

⁷ Ces ruptures n'ont été jusqu'à présent analysées que dans leur contexte national.

⁸ La politique des forces révolutionnaires socialistes de gauche et généralement non trotskystes a été étudiée avec encore moins de sérieux que celle des trotskystes.

Une remarque sur les sources : en-dehors des documents réunis fort utilement par Rodolphe Prager⁹, j'ai eu accès à des pièces essentielles appartenant aux sections française, américaine, espagnole et allemande de la IVe Internationale. Cela m'a donné un choix de matériaux qui est loin d'être le meilleur, sans compter que, même dans ce cas, je n'ai pu faire usage des procès-verbaux de débats internes ou d'éléments similaires. Je crois néanmoins que cet ensemble, combiné à une bonne connaissance d'ouvrages secondaires appropriés, constitue une base de départ suffisamment solide pour une évaluation critique du trotskysme pendant la deuxième guerre mondiale.

La IVe Internationale avait précédé la guerre mondiale d'un peu de temps. L'annonce de la conflagration qui se préparait fut l'un des thèmes principaux de l'argumentation trotskyste au cours des années 30. Ainsi, lorsque les hostilités commencèrent, les sections de l'Internationale étaient déjà relativement bien préparées pour faire face au changement de nature de leurs tâches.

Le texte principal exposant la ligne, « *La Guerre et la IVe Internationale* », fut rédigé au début de 1934. Cette résolution définissait, la guerre comme imminente, second tour d'un conflit opposant entre elles les puissances impérialistes, sans se préoccuper de l'alignement possible de certains états et en dépit du fait que des épisodes secondaires et imprévus, comme l'invasion de petits états neutres, avaient toutes les chances de se produire. La résolution du Secrétariat international rejetait explicitement toute hypothèse selon laquelle la guerre qui s'annonçait pourrait revêtir la forme d'une guerre du « *fascisme contre la démocratie* ». Elle envisageait seulement deux scénarios dans lesquels la confrontation militaire serait d'une nature fondamentalement différente : celui de guerres anticoloniales de libération (bien que la résolution ne s'occupât ici que de l'Asie) et celui d'actions de défense de l'Union soviétique. Ces conflits ne changeraient pas la définition générale donnée de la guerre dans son ensemble : celle de guerre impérialiste. Mais ces deux exceptions étaient considérées comme suffisamment importantes pour être classées séparément et justifier une action de la IVe Internationale.

En-dehors des efforts que les trotskystes prévoyaient de faire pour aider les luttes anticoloniales et défendre l'Union soviétique, la IVe Internationale résolut de s'opposer à l'effort de guerre des deux partis opposés, même dans le cas vraisemblable où l'Union soviétique serait alliée à l'un des camps impérialistes. Le seul point qui ait varié concernait le choix des méthodes concrètes à adopter dans les activités d'opposition à la guerre. « *Par exemple, il serait absurde et criminel, en cas de guerre entre l'U.R.S.S. et le Japon, que le prolétariat américain sabote l'envoi de munitions américaines à l'U.R.S.S. Mais le prolétariat d'un pays combattant l'U.R.S.S. devrait absolument recourir à de telles actions : grèves, sabotage, etc.* »¹⁰ La résolution de 1934 sur « *La Guerre et la IVe Internationale* » se terminait par la note d'usage d'optimisme révolutionnaire.

« *Même si, au début d'une nouvelle guerre, les révolutionnaires authentiques devaient se retrouver en minorité infime, nous ne pouvons un seul instant douter que, cette fois, le passage des masses sur le chemin de la révolution se produirait plus rapidement, de façon plus décisive et plus acharnée que pendant la première guerre impérialiste* »¹¹.

S'il n'était nullement irréaliste de supposer que la guerre était susceptible de conduire à des bouleversements sociaux capitaux, aucune discussion réelle ne vint expliquer pourquoi cette seconde guerre impérialiste serait tellement plus favorable aux partisans de la révolution sociale.

⁹ Rodolphe Prager ed., Les Congrès de la Quatrième Internationale (Paris 1981), vol 2, « L'Internationale dans la guerre ».

¹⁰ « *La Guerre et la IVe Internationale* », 10 juin 1934, OEuvres 4, pp. 48-85, ici, p.68. Il y eut sur cette question un éclat que Trotsky apaisa avec les partisans du « *défaitisme révolutionnaire* » ; la discussion rebondit en 1938 à la suite d'un article de Rudolph Klement.(NDLR) Voir également Georges Vereeken, *La Guépeou dans le mouvement trotskyste*, Paris 1977.

¹¹ Ibidem, p.85.

Entre 1934 et 1939, peu de changements sont sensibles dans la façon dont la IVe Internationale voit la guerre qui vient. Le changement fréquent d'alignement des forces à l'intérieur des futurs camps militaires ne fit que durcir les trotskystes dans leur opposition à la participation dans un camp ou dans l'autre.

Et si besoin était d'une confirmation que le conflit qui allait suivre ne serait pas la lutte d'Etats démocratiques contre des régimes fascistes, l'exemple de la guerre civile espagnole vint corroborer leur analyse. Examinant la farce de la Non-Intervention, Léon Trotsky écrivait dans un article d'août 1937 intitulé « *Au Seuil d'une nouvelle Guerre* » :

« *En ce qui concerne la lutte des « démocraties » contre le fascisme, considérons plutôt les Pyrénées au lieu de deviner l'avenir* »¹².

Le premier document important sur la ligne devant la guerre fut adopté à la Conférence d'Alarme de mai 1940 à New York. Le « *Manifeste de la IVe Internationale sur la guerre impérialiste et la révolution mondiale du prolétariat* » réaffirmait essentiellement la ligne qui avait été celle de la IVe Internationale jusqu'à cette date. On y trouve toutefois quelques précisions et une omission... L'omission c'est celle de la référence antérieure aux procédés d'opposition à la guerre différents d'un pays allié à l'Union soviétique ou non. L'abandon inexplicable de cette distinction était probablement dû au fait que le Manifeste fut rédigé alors que le pacte Hitler-Staline était en pleine vigueur.

Trois précisions de taille étaient apportées par rapport au texte de 1934. D'abord le document invitait les trotskystes à ne pas se contenter de recourir à des mots d'ordre dans leur travail de lutte contre la guerre. Il conseillait aux révolutionnaires de ne pas éviter la question de la militarisation, mais au contraire de s'adapter aux tâches concrètes du moment et même d'aller jusqu'à réclamer des « *écoles militaires spéciales* »¹³ sous contrôle syndical pour permettre de réduire les pertes absurdes qui se produiraient sur le front. Ce n'était pas néanmoins supposé impliquer un soutien politique à l'un ou l'autre côté dans son effort de guerre en tant que tel.

En second lieu, le manifeste en venait à ce qui intéressait les peuples des colonies dans leur combat contre leurs seigneurs, qu'ils soient « *fascistes* » ou « *démocrates* ». En troisième lieu, il lui fallait trouver une réponse au fait que, après huit mois de guerre, l'expansionnisme nazi qu'apparemment rien n'arrêterait, commençait à devenir un trait spécifique de cette seconde guerre impérialiste. Les auteurs de ce manifeste répondaient à cette opinion en insistant sur la nature capitaliste inchangée du fascisme :

« *Naturellement, il existe une différence entre les régimes politiques bourgeois dans la société bourgeoise exactement comme il existe une différence de confort entre les wagons de classes différentes dans un train. Mais quand le train plonge dans un abîme, la distinction entre la démocratie décadente et le fascisme meurtrier disparaît devant l'effondrement de l'ensemble du système capitaliste* »¹⁴.

¹² L. Trotsky, « *Devant une nouvelle guerre mondiale* », 9 août 1937, Œuvres, 14,, p. 237.

Tels étaient donc les éléments de programme, l'outillage dont disposait le trotskysme face à la deuxième guerre mondiale

¹³ L. Trotsky, « *Manifeste sur la Guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale* » (mai 1940), Œuvres, 24, pp. 27-75, ici p. 75. Contrairement à ce que semble penser notre ami Hom qui parle d'auteurs au pluriel, ce manifeste a été entièrement dicté par le seul Trotsky (NDRL).

¹³. Ibidem, p. 74.

¹⁴ Ibidem, p. 74.

Au moment de conclure cette description de l'attitude trotskyste à l'égard de la deuxième guerre mondiale avant et après le début du conflit, il est instructif de citer un passage d'un article de Trotsky daté d'août 1940 :

« La ligne de conduite marxiste dans la guerre n'est pas fondée sur des considérations morales et sentimentales abstraites, mais sur une appréciation sociale d'un régime dans son rapport réciproque avec les autres régimes [...]. Des facteurs secondaires comme l'indépendance nationale de la Finlande ou de la Norvège, la défense de la démocratie, etc., bien qu'importants en eux-mêmes, sont maintenant entrelacés dans la lutte de forces mondiales infiniment plus puissantes et leur sont entièrement subordonnés. Il faut écarter ces facteurs secondaires et déterminer notre politique conformément aux facteurs fondamentaux »¹⁵.

Trois mois après la Conférence d'Alarme, Trotsky était assassiné à Mexico par un agent de Staline.

Les cinq années suivantes devaient permettre de vérifier sur le terrain la justesse de ces directives et de ces prédictions. En ce qui concerne le refus des trotskystes de prendre parti dans « *la guerre de la démocratie contre le fascisme* », les événements des premières années de guerre eurent tendance à confirmer leurs prévisions. Il y avait peu de chances que la complaisance de la bourgeoisie française envers les envahisseurs dans les premiers jours du régime de Vichy, fasse croire à la volonté réelle d'un quelconque état-major général de défendre la démocratie bourgeoise. La conquête de l'Europe de l'Est et des Balkans par les nazis a sans nul doute mis un terme à l'indépendance de la plupart des pays de cette partie du monde, mais, presque sans exception, ces pays avaient déjà abandonné la plupart des garanties traditionnellement associées aux libertés et aux droits démocratiques des années d'avant l'Occupation. Et les premiers résultats de la reconquête alliée de l'Afrique du Nord et de l'Italie, ne firent qu'ébranler davantage la croyance en la démocratie atlantique. L'opportunisme politique de l'amiral Darlan (un des premiers membres de l'élite dirigeante de Vichy à abandonner le navire en perdition lorsque les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord) et de son homologue italien, le maréchal Badoglio, confirma les pronostics de la IV^e Internationale¹⁶.

Mais les limites de l'orthodoxie trotskyste commencèrent à coûter cher lorsque ses partisans continuèrent à mettre les deux camps belligérants sur le même plan, y compris après qu'il fût devenu de plus en plus clair que des changements fondamentaux s'étaient produits dans le régime politique des territoires libérés de la domination nazie, tandis que les puissances alliées continuaient à accumuler les succès militaires. Et, ce qui est plus grave, comme nous le verrons plus loin, le refus de la IV^e Internationale de s'adapter à des événements et à des occasions politiques qu'elle n'avait pas prévues, son absence d'engagement dans les divers mouvements de résistance nationale et son manque d'intérêt pour eux, condamna le trotskysme à l'impuissance politique, non seulement pendant la durée des hostilités militaires mais aussi quand se produisit la poussée ouvrière d'après-guerre.

Néanmoins un certain nombre de caractéristiques sans aucun doute positives faisaient nettement apparaître le trotskysme comme un courant potentiellement viable à l'intérieur du mouvement ouvrier

¹⁵ L. Trotsky, « *Bilan de l'Expérience finlandaise* », Défense du Marxisme, p.254.

¹⁶ La carrière de l'amiral Darlan conduisit l'un des commentateurs les plus lucides du mouvement trotskyste pendant la guerre, Jean van Heijenoort, à faire le commentaire suivant : « *Darlan, comme le lecteur ne peut manquer de s'en souvenir, était le chef des forces navales françaises, nommé par Daladier. Lors de la débâcle ce « démocrate » ne songea qu'à conclure un pacte avec Hitler, se rallia à Pétain, devint « chef du gouvernement » à Vichy et « dauphin » de Pétain. Pour trouver plus facilement un langage commun avec Hitler, il soumit la France à un régime de terreur. A présent, cet ancien démocrate devenu fasciste est devenu un démocrate ancien fasciste et œuvre, en Afrique du Nord.. à « libérer » la France* » : Marc Loris (Jean van Heijenoort), « *North Africa : A Lesson in Democracy* », Fourth International n°3, 1942, p. 360.

de l'Europe occupée et non occupée. Pendant toute la durée de la guerre, les publications de la IVe Internationale restèrent uniformément attachées aux principes de l'internationalisme prolétarien et ne manquèrent jamais de rejeter tout ce qui pouvait s'apparenter au chauvinisme. Pour prendre l'exemple du journal français clandestin *La Vérité*, dès son quatrième numéro, à l'automne 1940, il portait en manchette la devise suivante : « *Nous sommes les amis du peuple allemand, c'est pourquoi nous combattons l'hitlérisme* »¹⁷.

Le même internationalisme inébranlable imprégnait leurs positions à la fin de la guerre. Tandis que le journal du Parti communiste, *L'Humanité*, pendant la libération de Paris, arborait en première page de gros titres racoleurs comme « *Mort aux Boches et aux traîtres* »¹⁸, « *Pas un Boche ne doit sortir vivant de Paris insurgé* » ou « *A chacun son Boche* »¹⁹, *La Vérité* usait d'une approche tout à fait différente. Son édition spéciale de deux pages du 11 août 1944 par exemple se terminait par un appel trilingue à l'action qui s'adressait au peuple de Paris mais aussi aux Alliés et aux soldats allemands. La partie en anglais en appelait essentiellement aux troupes alliées pour qu'elles refusent de servir de briseurs de grève si une vague de grèves éclatait après la libération. La partie en allemand appelait les soldats allemands à participer à la libération de Paris, à désarmer leurs officiers et à rejoindre les rangs des milices ouvrières parisiennes²⁰.

La IVe Internationale condamna de même carrément toute idée de culpabilité « *collective* » allemande. Ses forces protestèrent vigoureusement contre l'arrosage répété par bombes des grands centres urbains allemands et, après la guerre, contre l'expulsion massive des nationaux allemands des provinces orientales allemandes par l'Armée rouge victorieuse²¹.

Pour les trotskystes de toute l'Europe occupée, la fraternisation fut l'activité essentielle à laquelle ils se livrèrent auprès des forces militaires de l'Axe. Si l'on cite de véritables résultats pratiques, quelques succès remportés dans la France occupée montrent que cette orientation n'était pas condamnée dès le départ. En 1943, des trotskystes bretons avaient fait quelques percées dans l'armée allemande stationnée dans le port de Brest. A l'aide de leurs recrues des forces d'occupation, ils réussirent à publier plusieurs numéros de *Zeitung für Soldat und Arbeiter im Westen* (Journal pour Soldat et Ouvrier d'Occident) lequel, d'après ce qu'en rapportent ceux qui y participèrent, était lu, non seulement en France occupée, mais parvint à pénétrer aussi en Italie et en Allemagne²². Les efforts d'organisation des trotskystes français contraints au service du travail en Allemagne nazie, se rattachent aussi à cette orientation internationale et en sont un aspect mineur.

Ce qui a distingué les tentatives trotskystes de déstabilisation des « *forces ennemies* » de celles des formations rivales de gauche, c'est leur désir d'inculquer des sentiments révolutionnaires aux soldats « *ennemis* ». D'autres forces de gauche adressèrent aussi des publications et des tracts aux forces d'occupation, mais il était souvent pratiquement impossible de les distinguer de la littérature destinée à démoraliser l'adversaire, émanant de n'importe quel haut-commandement, dans n'importe quelle

¹⁷ *La Vérité*, 15 octobre 1940.

¹⁸ *L'Humanité*, 22 août 1944.

¹⁹ *L'Humanité*, 23 août 1944

²⁰ « *Hitler s'effondre* », *La Vérité*, 11 août 1944.

²¹ Voir la résolution de décembre 1943, « *Au secours du prolétariat allemand* », dans Prager, op.cit., pp. 181-182, et le « *Manifeste : solidarité internationale avec le prolétariat allemand* », de décembre 1945, ibidem, pp. 336-341

²² Voir les réimpressions de ces journaux dans les fac-similes de *La Write*, Paris 1978, pp. 183-198. On trouvera d'autres récits de cette entreprise dans les livres de Paul et Clara Thälmann, *Combats pour la Liberté*, Quimperlé, 1983, Andre Calves, *Sans Bottes ni Médailles*, Paris 1986, et d'Yvan Craipeau, *Contre Vents et Marées*, Paris 1977.

guerre. Et naturellement, l'efficacité de ce « *travail militaire* » était facilement sapée par le chauvinisme qui imprégnait la propagande générale des mouvements de résistance.

D'autres différences sont encore patentes entre la stratégie et la tactique des trotskystes et celles de leurs concurrents de gauche (supérieurs en nombre) qui a fait la spécificité essentielle du trotskysme pendant la deuxième guerre mondiale, c'est probablement son refus inébranlable de différer les revendications sociales tant que durerait l'effort de guerre pour la « *défense de la démocratie* » et « *le combat contre l'oppression nazie* ». Dans l'Europe occupée, même les revendications les plus immédiates avaient vite tendance à faire figure de défis aux forces de l'Axe et souvent se confondaient avec le conflit général avec les autorités étrangères. La volonté de ne pas placer la lutte de classes au second rang devint un sujet de discordance particulièrement aigu après la Libération, en Europe continentale et dans les parties non occupées de l'Europe où existaient, dans la légalité ou la semi-légalité, des sections de la IVe Internationale, c'est-à-dire en Grande-Bretagne, en Irlande et en Suisse. Même en Europe non occupée, un lourd tribut devait souvent être payé par ceux qui persistaient à se faire les avocats de l'antimilitarisme et d'une politique révolutionnaire. En 1942, six dirigeants trotskystes suisses furent condamnés à des peines de prison parce qu'ils avaient refusé de se soumettre à des lois condamnant essentiellement la propagande communiste et antimilitariste. En Grande-Bretagne, quatre trotskystes furent emprisonnés en 1944 pour avoir été « *instigateurs, aides et complices* » d'une grève d'apprentis des chantiers de la Tyne qui avaient demandé à être exemptés du travail obligatoire de déminage. Ils eurent ainsi l'honneur d'être les premières victimes des lois tories antigèves, votées en 1927 à la suite de la Grève générale et qui se trouvaient à présent appliquées par le dirigeant travailliste Ernest Bevin²³. Des trotskystes irlandais, tombant sous le coup du *Special Powers Act* (Loi sur les Pouvoirs spéciaux), furent emprisonnés dans l'Ulster²⁴. L'un des dirigeants du mouvement trotskyste clandestin pendant la deuxième guerre mondiale, Michel Pablo, avait probablement raison quand il écrivit en 1958: « *Les seuls procès publics qui furent tentés pendant la guerre, et les seules condamnations à mort ou à la prison de dirigeants et de militants révolutionnaires accusés de s'opposer à la guerre impérialiste, dans les deux camps, eurent les trotskystes pour victimes* »²⁵ Si les caractéristiques du trotskysme, mentionnées ci-dessus, pendant la deuxième guerre mondiale, soulignent la continuité qui existait avec les traditions internationalistes antérieures du mouvement ouvrier, ce seul fait n'était pas une baguette magique promettant l'accès facile à de plus larges cercles de militants. Ces vertus d'ordre général devaient s'inscrire dans une orientation cohérente et réaliste vers les possibilités existantes de travail dans les masses. Un point d'achoppement incontestable était la faiblesse numérique du mouvement trotskyste. Mais, comme les internationalistes de la Première guerre mondiale l'avaient sans aucun doute prouvé, c'était là un type d'obstacle à la croissance qu'il n'était pas impossible de surmonter.

La thèse que j'entends défendre est que la IVe Internationale n'a pas su prendre en considération de façon satisfaisante les changements qui se produisaient pendant la deuxième guerre mondiale et ce dans trois domaines principaux. Ces trois domaines, où elle n'a pas été à la hauteur, sont :

1. son refus permanent de revenir sur son idée que la caractéristique la plus importante de la guerre était son aspect de guerre inter-impérialiste,
2. sa quasi-indifférence à la lutte de résistance nationale aux puissances de l'Axe,
3. son catastrophisme révolutionnaire à la fin de la guerre, son pessimisme et son indifférence concomitante aux revendications démocratiques.

²³ Voir Yvan Craipeau, *Contre Vents et Marées*, pp. 124-126, pour l'aspect français de la question

²⁴ « *A letter from Ulster* », F. I. n° 4 (avril 1943).

²⁵ Michel Pablo, « *La Quatrième Internationale* », dans *Towards a History of the Fourth International* (N.Y. 1953)

Leur refus d'adapter leur orientation stratégique aux revendications de la période a condamné les trotskystes à assister en spectateurs à de gigantesques mobilisations de masses dans les dernières années de la guerre. En dépit de leur défense louable de l'internationalisme, leur manque de souplesse a eu pour résultat fondamental le « *splendide isolement* » dont ils souffrent aujourd'hui encore.

A cet égard, il est extrêmement instructif de constater que, particulièrement dans ces trois domaines où ils ont manqué le coche, d'importantes différences d'opinion sont apparues dans les rangs de la IVe Internationale. Il est en outre significatif que, dans l'historiographie, souvent hautement partisane, du trotskysme pendant la deuxième guerre mondiale, ces différences soient fréquemment passées sous silence. Lorsque par hasard elles ont été prises en considération, elles ont tendance à être soit sous-estimées soit exagérément gonflées, ce qui, dans les deux cas, empêche d'étudier valablement l'incapacité du trotskysme à saisir les occasions qui s'offraient dans les dernières années de la deuxième guerre mondiale.

1— Si l'on peut trouver bien des arguments pour défendre l'orientation générale de la IVe Internationale, immédiatement après septembre 1939, il est hautement improbable que le principe directeur de sa stratégie et de sa tactique tout au long des six années (sa classification des hostilités dans la catégorie des conflits essentiellement « *inter-impérialistes* ») ait pu demeurer juste pendant tout ce temps. Sans vouloir contester la nature inter-impérialiste du conflit, il faut bien souligner que, dans l'esprit des masses, qui faisaient la guerre et qui en souffraient, cette dernière était perçue en termes radicalement différents. De plus, l'assimilation courante du conflit à une « *guerre contre le fascisme* » n'était pas seulement le reflet d'une habile manipulation idéologique à laquelle se seraient livrées les classes dirigeantes respectives, mais assurément un aspect tout à fait authentique de ces années-là. Même le texte essentiel qui énonçait le programme de la IVe Internationale, *le Programme de transition*, pose en principe qu'il fallait que les révolutionnaires, dans leur effort pour éveiller la conscience des « *masses dans le processus de leur lutte quotidienne* », prennent appui dans leur agitation, sur les « *conditions actuelles et la conscience actuelle de larges couches de la classe ouvrière* ».

En choisissant revendications et mots d'ordre appropriés, il leur fallait s'assurer que ceux-ci avaient « *conservé quelque force de vie* »²⁶. Nul doute que le combat contre le fascisme avait cette « *force de vie* » requise.

Les hésitations manifestées par la IVe Internationale au sujet des aspirations « *démocratiques* » des Alliés, doivent beaucoup au scepticisme, parfaitement légitime, qu'elle nourrissait à l'égard des intentions réelles des Alliés pour l'après-guerre. Dans la résolution de novembre 1940, « *La France sous Hitler et Pétain* », par exemple, l'auteur, Jean van Heijenoort, refuse de croire qu'un règlement effectué par les Alliés après-guerre différerait qualitativement du statu quo : « *Le général de Gaulle lutte contre* » l'esclavage « *à la tête de gouverneurs de colonies, c'est-à-dire de négriers. Dans ses appels, ce chef* », tout comme Pétain, utilise le « *nous* » de majesté. *La défense de la démocratie est entre de bonnes mains. Si l'Angleterre devait installer de Gaulle en France demain, son régime ne se distinguerait pas le moins du monde de celui du gouvernement bonapartiste de Pétain* »²⁷. Comme nous y avons fait brièvement allusion plus haut, la première expérience de « *libération* » en Afrique du Nord et en Italie par le commandement de Darlan et de Badoglio ne contribua guère à ébranler cette conviction.

Mais, la guerre s'éternisant, il devint de plus en plus évident²⁸ que le Pacte Atlantique ne demeurerait pas lettre morte, du moins en ce qui concerne la scène européenne. C'est là, je crois, que la IVe

²⁶ L. Trotsky, *L'Agonie du Capitalisme et les tâches de la IVe Internationale*, Paris 1969, p. 11.

²⁷ « *France under Hitler and Pétain* », F 1., n°1, 1940, p. 180.

²⁸ Je n'ai pas l'intention de me laisser aller à des hypothèses quant à sa date précise, et je ne crois d'ailleurs pas que cela soit vraiment utile de déterminer un tel repère.(NDA). Nous pensons au contraire que la politique alliée - disons schématiquement de passage d'une politique d'administration directe du type AMGOT à un système

Internationale a perdu le contact avec la réalité. On pourrait produire de nombreux exemples de cette conviction persistante qu'il n'y avait pas de différences qualitatives entre les deux camps (en ce qui concerne la nature des règlements politiques d'après-guerre imposés par les vainqueurs). Je me limiterai à un unique exemple, symbolique.

Voici ce que le comité exécutif européen (C.E.E.) avait à dire, en janvier 1945 encore dans sa résolution politique principale : « *Le Mûrissement de la Révolution en Europe et les Tâches immédiates de la IVe Internationale* » :

« *Une période démocratique* » transitoire d'une durée relative et qui pourrait se prolonger jusqu'au triomphe décisif soit de la révolution socialiste, soit, une fois de plus, du fascisme, se révèle impossible. Des manœuvres « démocratiques » ne sont pas toutefois à exclure [...]. Mais en aucun cas ces possibilités ne dépasseront le stade de la solution factice extrêmement limitée dans le temps »²⁹,

Cette perspective souleva, de façon presque inévitable, des protestations à l'intérieur du mouvement trotskyste. Et l'on est en droit de croire que Trotsky lui-même, dans les derniers mois et semaines de sa vie, était en train d'examiner de plus près la nature de la guerre et le rôle que la « *lutte pour la démocratie* » était susceptible d'y jouer³⁰. Mais ses formulations — faites dans un contexte bien particulier : il voulait donner corps aux revendications de formation des officiers sous contrôle ouvrier — étaient au mieux ambiguës et, tout bien pesé, ne s'écartaient pas de la ligne générale.

Ses disciples américains purent cependant plus à loisir pousser plus loin la discussion. S'ils ne cessèrent jamais de s'opposer à la guerre pour des raisons politiques, un grand nombre de leurs théories sur la « *politique (dite) militaire* » impliquaient nettement une distinction entre les deux camps et certains allèrent même plus loin. James P. Cannon, l'un des fondateurs et dirigeants du Parti communiste américain, dressait le 28 septembre 1940 le constat suivant :

« *A maintes reprises dans le passé, nous avons été relativement désavantagés ; la démagogie dont les social-démocrates usaient contre nous était dans une certaine mesure efficace. Ils disaient : « Vous n'avez aucune réponse à donner à la question de savoir comment combattre contre Hitler, comment empêcher Hitler de s'emparer de la France, de la Belgique, etc ». [...] Nous répondions alors de façon générale : « Les travailleurs renverseront d'abord la bourgeoisie de leur pays, puis ils s'occuperont de l'envahisseur. C'était là un bon programme, mais les travailleurs n'ont pas fait la révolution à temps. A présent, les deux tâches doivent être jointes et menées à bien simultanément »*³¹.

Les trotskystes suisses adoptèrent la même position dès 1938. Ils déclarèrent qu'une guerre entre la Suisse d'un côté et une ou plusieurs grandes puissances de l'autre ne serait plus une guerre impérialiste, mais une guerre pour la défense de l'indépendance nationale et des droits démocratiques. Néanmoins, tout à fait comme les camarades qui pensaient comme eux, les révolutionnaires suisses exprimaient des doutes sur la volonté réelle de la bourgeoisie suisse et de son armée de combattre « *véritablement* » le fascisme et ils prédisaient une capitulation à la Pétain. En conséquence, les trotskystes suisses

reconnaissant des « *gouvernements provisoires* » - a été élaborée et déterminée en réponse à un mouvement de masses dont les dates sont bien connues : la datation éclairerait l'hypothèse de Horn (NDLR).

²⁹ « *Le Mûrissement de la situation révolutionnaire en Europe et les tâches immédiates de la IVe Internationale* », FI. N°6, 1945, p. 172 Pour un exemple anglais, voir « *Résolution sur la Guerre et la politique militaire*, » FI. d 5, mai 1944.

³⁰ L. Trotsky, « *Combattre le Pacifisme* », 13 août 1940, Œuvres 24, pp. 302-303.

³¹ James P. Cannon, *The Socialist Workers Party in World War* (N.Y. 1975), p. 98. On trouvera une critique de la politique de guerre du S.W.P. dans une publication de la section espagnole au Mexique : *El Socialist Workers Party y la Guerra imperialista* (México 1945).

soutenaient que, pour le moment, il fallait continuer à s'opposer à l'armée suisse et aux préparatifs de défense de la Suisse ³².

D'autres cependant, dans les rangs de la IVe Internationale, firent en fait plus que plaider conditionnellement pour la participation à la guerre. L'un de ces groupes fut le *Kampfbund* autrichien dirigé par Josef Frey, l'un des chefs de file de la révolution autrichienne de 1918-1919 et du parti communiste autrichien à ses débuts. Fin 1937, le *Kampfbund* abandonna sa ligne antérieure de défaitisme révolutionnaire et adopta une « *tactique de guerre composite* »³³. D'après la discussion telle qu'elle apparaît dans des textes de deuxième main ³⁴, on n'a pas une idée très claire sur ce qu'implique cette « *tactique de guerre composite* », mais le *Kampfbund*, de toute évidence, rejeta l'idée de ne pas participer à la prochaine guerre sans pour autant abandonner sa tactique de lutte des classes à l'intérieur. Dans ces textes, ce qui reste obscur, c'est simplement la question de savoir s'il a appelé à participer à la guerre du côté de toutes les puissances alliées à l'Union soviétique ou de toutes les forces luttant contre le fascisme de l'Axe ³⁵.

Une tendance minoritaire du trotskysme suisse d'avant-guerre, animée essentiellement par des exilés allemands parmi lesquels le membre de l'École de Francfort, Fritz Belleville, opta pour la « *revolutionäre Landesverteidigung* » (défense révolutionnaire du pays)³⁶ dès 1933. Si, de nouveau, toutes les implications de ces positions sont loin d'être tout à fait claires, ces désaccords étaient suffisamment forts pour justifier leur exclusion des rangs de la section suisse laquelle, à cette époque, défendait encore la position orthodoxe du « *défaitisme révolutionnaire* » ³⁷.

En novembre 1938, un « *groupe de bolcheviks-léninistes* » palestinien rédigea un document qui réaffirmait que la première guerre mondiale avait été « *intégralement impérialiste* » mais poursuivait en disant que la guerre prochaine serait fondamentalement différente en raison des « *changements radicaux* » introduits par le fascisme. Ils déclaraient : « *Il existe une énorme différence entre le rôle historique de la monarchie à l'époque de la montée du capitalisme et le rôle du fascisme* », et les trotskystes palestiniens concluaient en conséquence que le défaitisme révolutionnaire serait inapproprié dans ce nouveau contexte ³⁸.

Finalement, une brève et intéressante déviation par rapport à l'orthodoxie se produisit dans la section française à la fin de 1944, pendant la dernière contre-offensive allemande à laquelle on a donné le nom de son chef le maréchal von Rundstedt. Confrontée à la possibilité du retour de l'occupation nazie dans certaines régions de la Belgique voisine, la majorité de la direction du parti français préconisa l'envoi de

³² *Vogelsanger*, pp. 106-108.

³³ A la fin des années 30, le *Kampfbund* ne faisait plus partie, techniquement, de la IVe Internationale, mais il en était membre à part entière au début des années 30 et, à la fin de la guerre, ses membres rejoignirent l'association internationale... Je crois donc naturel d'inclure le *Kampfbund* dans cette discussion.(NDA). C'est en 1934, dans la clandestinité, que fut fondé le *Kampfbund für die Befreiung der Arbeiterklasse* (Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière). Frey devait émigrer en Suisse en 1938 (NDLR).

³⁴ Je n'ai pas eu accès aux sources originales se rapportant à cette question.

³⁵ Fritz Keller, « *Le Trotskysme en Autriche de 1934 à 1945* », Cahiers Léon Trotsky n° 5, 1980, pp. 127-128, Winfried Wagner, « *Trotzkismus in Oesterreich* », Salzburg, 1976, pp. 150-152, Fritz Keller, *Gegen den Strom*, Vienne, 1978, pp. 170-172.

³⁶ « *Défense révolutionnaire de son pays* ».

³⁷ *Vogelsanger*, pp. 103-104 ; Belleville continua à jouer un rôle en marge du parti ; il était présent à la conférence nationale qui se tint en 1938 juste avant le nouveau tournant de la section suisse (*Vogelsanger*, p.106).

³⁸ On trouve d'importants extraits de ce document dans L. Trotsky, « *Un pas vers le social-patriotisme* », 7 mars 1939, Œuvres, 20, pp. 215-222.

détachements ouvriers pour aider à repousser l'envahisseur. Un « *écart* » semblable s'était produit quelques mois auparavant lorsque quelques trotskystes avaient apporté leur appui militaire à la libération par les Alliés de la région de Lorient dans l'Ouest de la France ³⁹.

Pendant et avant la deuxième guerre mondiale, donc, les tentatives de modifier la ligne du « *défaitisme révolutionnaire* » se répétèrent chez les militants de la IVe Internationale. Dans la majorité des cas cependant, l'« *orthodoxie léniniste* » l'emporta et la IVe Internationale a été à juste titre associée, depuis, à la politique d'opposition, pendant toute la durée de la guerre, à l'effort de guerre.

2— Au début de la deuxième guerre mondiale, l'attitude trotskyste sur la question nationale en Europe était imprégnée des leçons de la première guerre mondiale au cours de laquelle les mouvements de résistance dirigés contre l'occupation étrangère avaient joué, au mieux, un rôle marginal. Prenant son inspiration dans la tradition internationaliste léniniste, la IVe Internationale avait invariablement défendu le droit à l'autodétermination nationale de tous les peuples. Mais, dans le contexte de la menace de guerre impérialiste, les auteurs des divers écrits prédirent que la question nationale ne serait qu'un facteur secondaire, semblable à celui qu'avait constitué, par exemple, l'opposition serbe à l'empire austro-hongrois pendant la première guerre mondiale. La résolution de 1934 sur « *La Guerre et la IVe Internationale* » se bornait à appeler à une transformation socialiste de l'Europe qu'elle présentait comme la panacée universelle ⁴⁰. Comme pratiquement tous leurs contemporains, les trotskystes européens ne s'attendaient pas à une occupation prolongée de vastes étendues de territoires étrangers par l'un ou l'autre camp d'alliés impérialistes.

Un groupe de membres de la IVe Internationale qui restèrent, de ce point de vue, fidèles pendant toute la guerre, est la section espagnole qui avait son quartier général au Mexique. En novembre 1943, par exemple, le poète surréaliste français Benjamin Péret, qui vécut au Mexique de 1941 à 1948, écrivit dans les pages de *Contra la Corriente* : « *De nos jours, la libération nationale s'accomplit par le biais de la lutte des classes* »⁴¹. Et Péret n'attribuait absolument « *aucun esprit révolutionnaire* » ⁴² aux forces de la résistance française.

Péret ne faisait qu'exprimer le sentiment de ses camarades espagnols. Le principal théoricien de ce groupe, G. Munis, décrétait quant à lui que « *la place des révolutionnaires est dans les usines, les champs, la déportation en Allemagne, là où les masses doivent trouver la solution à leur situation personnelle [...]* Les guérillas, outre qu'elles constituent un moyen d'action réactionnaire, tentent d'écarter de la lutte des classes les éléments les plus militants » ⁴³.

Munis poussait son raisonnement jusqu'à sa conclusion logique lorsqu'il assurait que si les combattants de la résistance réussissaient « *à agir à plus grande échelle, les guérillas se transformeraient en armée et cette armée en un instrument des puissances qui les soutenaient* », par exemple Tito et Mikhaïlovitch » ⁴⁴. Les mouvements de résistance antifascistes étaient ainsi doublement condamnés : ou bien ils se

³⁹ Yvan Craipeau, *La Libération confisquée*, 1978, pp. 111-112.

⁴⁰ « *La Guerre et la IVe Internationale* », op. cit. pp. 55-57. et le chapitre « *La défense des petits Etats neutres* » qui s'oppose à une politique de défense nationale de façon parfois pittoresque « *Seul un triste petit-bourgeois sans espoir, sorti d'un misérable village suisse comme Robert Grimm peut sérieusement penser que la guerre mondiale dans laquelle il est entraîné se mène pour l'indépendance de la Suisse* » (ibidem, p. 59).

⁴¹ Peralta (Benjamin Péret) « *Liberacion nacional por la Revolucion socialista* », *Contra la Corriente*, novembre 1943, p. 17.

⁴² Ibidem, p. 16.

⁴³ Grandizo Munis, « *Observations on the Guerillas* » (Remarques sur les guérillas), F.I. n°5, 1944, p. 344.

⁴⁴ Ibidem.

livraient à des manœuvres de diversion négligeables, ou bien, s'ils surmontaient leur isolement initial, ils faisaient le jeu des puissances alliées :

« Il n'est permis à aucun révolutionnaire d'appartenir à une organisation de guérilla, à moins qu'il ne lui soit absolument impossible de vivre et d'accomplir son travail politique dans le contexte social où se déroule la lutte de classes »⁴⁵.

Pendant toute la guerre, on afficha des idées de ce genre parmi les trotskystes français. Le mouvement français était gravement divisé au début de la guerre, à la suite de querelles antérieures, et la controverse sur la « *question nationale* », comme on en vint à l'appeler, est l'une des raisons pour lesquelles il fallut attendre jusqu'au début de l'année 1944 pour que puisse s'opérer une unification partielle de ses forces. Tandis que les désaccords sur l'attitude à avoir envers la résistance nationale allaient de pair, jusqu'à un certain point, avec les divisions sur les questions d'organisation, d'autres complications ne manquaient pas. Dans l'un de ces groupes, une autre ligne de partage venait de la frontière entre la France occupée et la France de Vichy, la zone Sud qui s'opposait résolument aux déviations « *nationalistes* ». Marcel Baufrère, qui fut plus tard l'un des hommes-clés du travail de fraternisation en Bretagne et qui, après son arrestation, anima avec des camarades autrichiens et belges une cellule trotskyste dans le camp de concentration de Buchenwald, se souvint, des années plus tard, que, lorsqu'il fit une tournée d'organisation dans la zone Sud, au nom de la direction parisienne du parti, on le traita de « *social-patriote* » et de « *révisionniste* »⁴⁶.

Incontestablement, la toute première réaction de certains trotskystes français à la conquête allemande de la France n'a pas été dénuée de certaines concessions à la vague de sentiment patriotique qui a submergé le pays. Le rapport de 1940 sur « *la Question nationale en France et les Etats-Unis socialistes d'Europe* » dépeint nettement la France comme une « *nation opprimée* » et, en dépit de son titre, s'intéresse presque exclusivement aux besoins immédiats et aux façons de faciliter l'infiltration du « *mouvement de patriotisme populaire* ». Il accorde une grande attention à l'action commune avec « *la fraction de la bourgeoisie qui se considère avant tout comme française* » et le catalogue des mots d'ordre énumérés comporte des exemples comme « *A bas le pillage des ressources françaises* » ou « *Le Peuple de France veut une France unie* »⁴⁷.

Cependant, à mesure qu'on avançait dans la guerre, les trotskystes français, non seulement mettaient une sourdine à leurs discours patriotiques, mais perdaient aussi un peu de leurs bonnes prédispositions à l'égard du mouvement de résistance nationale en tant que tel. Yvan Craipeau, l'un des dirigeants qui fut au centre du mouvement trotskyste pendant toutes les années de guerre, précise que, mise à part une tentative malheureuse pour former un maquis trotskyste en Haute-Savoie, les trotskystes s'engagèrent peu en fait dans le mouvement des partisans⁴⁸.

Une résolution de décembre 1943 émanant du secrétariat européen provisoire, qui s'adressait à toutes les sections européennes, appelait à une active participation à ces luttes et préconisait la formation de fractions militaires semi-clandestines au sein des grandes organisations de résistance. Mais, de nouveau, les trotskystes européens dans leur ensemble semblent s'être tenus à l'écart de la lutte militaire contre l'occupant. Dans ce contexte, il est significatif que la conférence européenne clandestine de la IVe Internationale, qui se tint en février 1944 dans un tout petit village normand, ait (tout en condamnant «

⁴⁵ Grandizo Munis, « *Independencia Nacional y Revolucion Proletaria Bajo El Terror Nazi en Europa* », *Contra la Corriente*, février 1944, p. 15.

⁴⁶ Jean Rabaut, *Tout est possible*, Paris 1974, p. 341.

⁴⁷ « *Rapport : la Question nationale en France et les Etats-unis socialistes d'Europe* », Prager, op. cit., pp. 92-102.

⁴⁸ Yvan Craipeau, *Contre Vents et Marées*, pp. 90 sq, on peut aussi se reporter à Calvès, pp. 81 sq, Craipeau, *Contre Vents et Marées*, p. 202 et La Libération, p. 22.

avec la plus grande vigueur » le rejet total réclamé par certains de prendre en compte les « exigences nationales ») réservé le plus gros de ses critiques à ceux qui « représentent une déviation social-patriotique qui doit une fois pour toutes être ouvertement condamnée et rejetée comme incompatible avec le programme général et l'idéologie de la IVe Internationale »⁴⁹.

Le groupe de la IVe Internationale⁵⁰ qui alla le plus loin sur la scène européenne dans la reconnaissance de l'importance du combat national, fut la section allemande en exil dont la publication *Unser Wort* parvint à pénétrer en Allemagne hitlérienne jusqu'à l'arrêt de sa parution en 1941. Même avant septembre 1939, *Unser Wort* afficha une indifférence inhabituelle aux notions établies et à l'orthodoxie. Par exemple, le trotskyste tchèque, ancien dirigeant du P.C.T., Josef Guttman, concluait, un jour seulement après l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne :

« Depuis hier, la plus grande Allemagne a une question nationale [...] Et ainsi la future révolution allemande gagne un nouvel allié : les populations opprimées par l'impérialisme allemand, qui combattent pour leur autodétermination »⁵¹.

En général, les révolutionnaires allemands n'eurent aucune mauvaise conscience à coopérer avec les mouvements de masses pour lutter contre les forces d'occupation, quels qu'aient pu être leurs dirigeants et leur diversité sociale.

Dans leurs « Trois Thèses sur la situation européenne et nos tâches politiques », d'octobre 1941, ils reconnaissaient que, dans le regroupement de forces qui apparaissait, « aux côtés des travailleurs et des paysans, etc., on trouve des étudiants, des journalistes, des universitaires, des officiers, des prêtres, des négociants. Et sans distinction, ils comptent parmi les victimes de la répression allemande. Plus la guerre durera, plus le fascisme allemand apparaîtra comme l'ennemi principal aux populations exploitées et asservies »⁵².

Voici ce qu'en octobre 1944, ils avaient à dire sur le rôle de l'autodétermination nationale :

« L'exemple français, le mouvement polonais, les événements des Balkans, de Norvège, etc. ont apporté la démonstration irréfutable que le mouvement tout entier aurait pour axe la question nationale »⁵³.

⁴⁹ « Les Mouvements de Partisans », Prager, op.cit. pp. 178-181.

⁵⁰ 54. « Thèses sur la Situation dans le Mouvement ouvrier et les Perspectives de développement de la IVe Internationale », Prager, pp. 243 et 242. J'ai utilisé pour cette analyse Jacqueline Pluet-Despatin, *Les Trotskystes et la Guerre 1940-1944* (Paris, 1980) et Michel Dreyfus, « Les Trotskystes français et la Question nationale pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, 103 (juillet 1976), pp. 13-26. Il faudrait aussi étudier l'expérience trotskyste dans d'autres pays. Ernest Mandel écrit que « les trotskystes belges furent sûrement ceux qui, dans la clandestinité, eurent la position pratiquement la plus correcte et qui firent le moins d'erreurs ». Sous l'inspiration d'Abram Léon, leur « formule stratégique » était de « soutenir et de stimuler tous les mouvements de masse d'ouvriers ou de paysans pauvres contre la surexploitation et l'oppression nationale engendrées par l'Occupation et de combattre pour les transformer en un mouvement pour la révolution socialiste. » (Ernest Mandel, *Revolutionary Marxism Today*, Londres, 1979, p. 168.

Dans sa brève biographie d'Abram Léon, Mandel fait valoir aussi « qu'il n'y eut pas un seul événement en Belgique depuis 1941 pour lequel notre parti fût resté sur la touche », « A Biographical Sketch of Abram Leon, dans *Abram Leon* » ; *The Jewish Question*, N.Y. 1970, p.22

⁵¹ Jan Buchar (Josef Guttman), « *Das Ende der Tschechoslovakei* » *Unser Wort*, mai 1939. L'article fut écrit le 16 mars 1939.

⁵² « *Three Theses on the European Situation and the Political Tasks* », FJ. n° 3 (1942), p. 371.

⁵³ « *The S.W.P. and European Revolution* », *New International*, 10 (1940), p. 412.

Alors que la guerre battait son plein, certains membres de l'IKD (Internationale Kommunisten Deutschlands) allèrent individuellement trop loin : Walter Held, par exemple, estima que « *pendant la prochaine période historique, l'Europe sera fasciste* »⁵⁴. Pourtant d'autres chefs de file des IKD s'opposèrent à ce point de vue pessimiste précisément en prenant pour base leur analyse lucide de la question nationale. Benjamin Suhl réagit au document de Held — qui avait pour titre sinistre « *L'Europe sous le talon de de fer* » :

« *Hitler a conquis presque totalement l'Europe, mais en même temps, il a uni toutes les classes de tous les peuples opprimés contre lui. La période historique à venir en Europe aura donc du mal à être celle de la tyrannie du fascisme allemand. L'Europe fasciste doit se transformer en arène des révolutions nationales qui, à leur tour, donneront naissance à une fédération européenne socialiste* »⁵⁵.

Ce qui limitait essentiellement leur analyse de la question nationale, c'était leur insistance sur la nécessité d'un « *stade intermédiaire qui, au fond, équivaut à une révolution démocratique* »⁵⁶, idée dont les partisans yougoslaves et albanais montrèrent qu'elle était inutilement restrictive. Mais les écrits des IKD sont également loin de manifester « *la dégénérescence tragique d'un groupe démoralisé par des années d'exil* », comme le soutient Pierre Frank, longtemps l'un des dirigeants de la IV^e Internationale⁵⁷. Comme le paragraphe suivant sur le débat concernant les aspirations démocratiques à la fin de la deuxième guerre mondiale le montrera également, la position des IKD avait au moins le mérite de tenir compte des conditions concrètes et ils assuraient prophétiquement dans la dernière phrase de leurs « *Trois Thèses* » : « *Une attitude abstraite envers la révolution ne peut mener à rien qu'à une autre défaite* »⁵⁸. La plupart des trotskystes européens ont accordé infiniment moins d'importance aux mouvements de résistance nationale et même lorsqu'ils leur ont rendu hommage du bout des lèvres, cela n'a pas débouché sur des efforts concrets pour le maquis.

Avant de passer à la discussion de leur « *catastrophisme révolutionnaire* », je veux brièvement mettre en lumière certaines des contradictions d'une contribution théorique particulièrement lucide, celle de Jean van Heijenoort — qui résida à New York pendant la plus grande partie de la guerre — au débat sur la question nationale.

Van Heijenoort se moquait d'abord de ceux qui avançaient l'idée qu'il fallait mettre en veilleuse les revendications d'autodétermination nationale pour la durée de la guerre. Il donnait comme exemples la Bohême et la Moravie, qui avaient été intégrées au Reich avant la guerre :

« *Il aurait donc fallu que nous soyons pour la liberté nationale des Tchèques, que nous abandonnions cette revendication au moment de la déclaration de guerre et que nous la reprenions au moment où la paix serait conclue* »⁵⁹.

Van Heijenoort évitait aussi le pessimisme excessif de ses camarades allemands en constatant que :

« *dès que le poids de l'oppression se relâche un peu, la lutte nationale soulève aussitôt la question sociale. L'exemple de la Yougoslavie démontre, bien que de façon limitée, le caractère extrêmement instable du*

⁵⁴ Walter Held, « *Europa unter der eisernen Faust* », thiser Won, avril 1941, p. 2.

⁵⁵ Bitura (Benjamin Suhl), « *Hitler Siege* », *Unser Wort*, juin 1941, p. 1.

⁵⁶ « *Three nese!* », p. 372.

⁵⁷ P. Frank, op. cit., p. 64. Georg Jungclas, dans son *Aus der Geschichte der deutschen Sektion der IV Internationale (1972)* utilise presque les mêmes termes pour caractériser les IKD ; voir pp. 2 et 3.

⁵⁸ *Three Theses...* p. 372.

⁵⁹ Marc Loris (Jean van Heijenoort), « *The National question in Europe* », *Fourth International*, d 3, 1942, p. 266.

mouvement de résistance nationale en Europe de nos jours et la façon dont il mène immédiatement à la lutte des classes » .

Ensuite, van Heijenoort se laisse prendre au piège de ses propres contradictions :

« Si demain Hitler attaque la Suède ou la Suisse, nous ne donnerons pas notre appui aux gouvernements norvégien, yougoslave, grec, car un tel soutien ne peut absolument rien apporter au socialisme ou même à la démocratie. Mais si, en cas de défaite militaire, quand l'Etat bourgeois est réduit à néant, un mouvement populaire national de résistance à l'oppression allemande apparaissait, alors nous le soutiendrions car un tel mouvement ouvre objectivement la route qui mène à la révolution»⁶⁰.

Ainsi, même dans le cas où des trotskystes, individuellement, étaient capables, à un certain point de vue, de s'adapter avec succès à l'actualité et à ses changements, leur refus quasi général de prendre parti dans la guerre principale qui se déroulait les conduisit à de pénibles contorsions théoriques⁶¹.

111 — Le sujet des espérances de la IVe Internationale quant à une crise révolutionnaire qui se produirait à la fin de la guerre, est intimement lié à la façon qu'elle a de traiter les aspirations démocratiques, transitoires et socialistes dans son travail d'agitation au jour le jour. Les différences à cet égard n'apparaissent pas clairement avec toutes leurs implications avant la période qui vint immédiatement après la Libération.

⁶⁰ Marc Loris « *The National Question* ». pp. 266-267

⁶¹ . Il faut reconnaître à Pierre Broué le mérite d'avoir attiré l'attention sur cet article pénétrant de van Heijenoort dans « *Trotsky et les Trotskystes face à la Deuxième Guerre mondiale* », Cahiers Léon Trotsky te 23, 1985, pp. 35-60. Mais Broué lui-même est peu désireux d'aller plus loin que van Heijenoort qui avait été longtemps collaborateur de Trotsky et, dans son étude de la Résistance grecque, il est pris au piège de contradictions similaires. Broué met en lumière des épisodes peu connus du mouvement de résistance grec, comme son opposition massive aux buts réactionnaires visés par les Alliés au moyen de la guerre, concernant le régime grec d'après-guerre : soit le désarmement, suite à l'arrêt des hostilités, de 20 000 membres de l' « *Armée de Libération populaire* » grecque et de la Marine de Libération populaire par les troupes grecques et britanniques « *loyales* » et leur incarcération dans des camps de concentration en Libye et en Erythrée. Broué utilise cet exemple pour montrer qu'avec une vision politique plus intelligente pendant la deuxième guerre mondiale, les trotskystes européens auraient pu utiliser le ferment existant pour promouvoir une politique révolutionnaire. Mais il semble oublier que ces brigades militaires, que l'organisation sous commandement allié avait intégrées dans ses rangs, étaient constituées à la base de combattants résistants volontaires. Nulle part, Broué ou van Heijenoort ne se font les avocats de l'enrôlement volontaire dans les formations militaires alliées. Et l'on ne peut profiter d'un mouvement dans lequel on refuse de jouer un rôle. Ainsi, si l'exemple grec est très instructif et vaut la peine d'être étudié, il souligne l'importance d'un engagement actif des révolutionnaires européens dans l'effort de guerre (NDA). Il semble y avoir ici un malentendu. Pierre Broué nous a communiqué sur ce point la note suivante : « *Mon intention n'était nullement de mesurer le degré d'intelligence de tel ou tel pendant la guerre, mais seulement d'essayer de déceler quel avait été le mouvement naturel de l'état d'esprit des masses. L'exemple grec montre que Trotsky avait raison de dire que les masses voulaient combattre Hitler, mais « pas à la Pétain ». Je ne comprends pas par ailleurs si Hom parle ici de l'armée grecque du Moyen Orient, foyer de ces mutineries pour le combat, armée régulière avec des volontaires mais aussi des gens mobilisés (ce qui rend absurde la formule selon laquelle « on ne peut profiter d'un mouvement dans lequel on refuse de jouer un rôle », interdisant par exemple tout « rôle » dans l'armée) ou, au contraire, des formations résistantes de l'intérieur que le commandement allié a si longtemps combattu pour se les subordonner — ce qui était un véritable enjeu de la lutte des classes. Il y a certes là des contradictions, mais chacun saisit l'importance de ces contradictions pour le développement historique* » (NDLR).

Et, pour se faire une idée complète du concept trotskyste de « révolution », il ne faudrait pas se contenter d'étudier la théorie et la pratique trotskystes uniquement dans les années 40. C'est néanmoins pendant cette décennie cruciale qu'apparut cet ensemble complexe de problèmes et qu'il joua un rôle clé dans la façon dont le trotskysme s'est défini et a été reçu. Il sera donc impossible de ne pas inclure ces questions dans notre étude. Je me limiterai toutefois à un bref résumé des débats qui se rapportent à notre propos.

Le Manifeste de 1940 donna le ton aux jugements optimistes portés par les trotskystes européens. Sans donner à son optimisme révolutionnaire les fondements solides d'une analyse matérialiste, le Manifeste se contentait de déclarer :

« Naturellement tel ou tel soulèvement peut et même doit se terminer par une défaite due à l'absence de maturité de la direction révolutionnaire. Mais il ne s'agit pas d'un soulèvement unique. Il s'agit d'une époque révolutionnaire entière. Le monde capitaliste n'a pas d'issue, à moins de considérer comme telle une agonie prolongée. Il faut se préparer pour de longues années, sinon des décennies, de guerres, de soulèvements, de brefs intervalles de trêve, de nouvelles guerres et de nouveaux soulèvements » 68.

Le « Manifeste de la IVe Internationale », du secrétariat européen, « sur la dissolution de l'Internationale communiste », (juin 1943) est un exemple très illustrant de la façon dont cette ligne générale fut suivie pendant les années de guerre, bien que, en toute impartialité, il faut bien le reconnaître, les accents pathétiques de ce passage soient assez extraordinaires :

« Une fois encore, du vaste océan des souffrances de l'humanité en guerre va jaillir l'esprit invincible du prolétariat, décidé à achever cette fois la tâche commencée avec la révolution d'Octobre. Les travailleurs, relevant la tête, rejetteront comme des vêtements dont on se dépouille, leurs comportements d'esclaves et oseront construire un monde nouveau. Dans la lutte, les grandes masses trouveront en elles des réserves inépuisables de courage et d'héroïsme révolutionnaire infinis. Alors, en ces temps plus proches que beaucoup d'entre vous ne l'imaginent, les cadres de la IVe Internationale se transformeront rapidement en de grands partis de masse qui prendront la tête de dizaines et de centaines de millions d'hommes, dans le conflit final » 62.

Ces vues étaient partagées par la plupart des membres de la IVe Internationale, bien que, vers la fin de la guerre, lorsque l'expérience italienne et française rendit manifeste qu'il y avait des limites à ce que l'on pouvait espérer pour l'immédiat, on insistât davantage sur la nécessité de donner un répit provisoire à la bourgeoisie européenne.⁶³ Et cette foi aveugle en apparence connut toujours des degrés divers. Une comparaison entre les « Thèses sur la liquidation de la Deuxième guerre mondiale et la montée révolutionnaire » de la conférence européenne de 1944⁶⁴ avec la résolution des trotskystes américains de 1944 sur « La Révolution européenne et les tâches du parti révolutionnaire »⁶⁵, montre que les premières s'appuyaient un peu moins sur des mots d'ordre abstraits comme par exemple les « Etats-unis socialistes d'Europe » et insistaient davantage sur les revendications immédiates et les revendications démocratiques.

⁶² *Fourth International* n°6, 1943 p. 199.

⁶³ Voir ci-dessus la citation de la résolution de janvier 1945 sur « Le Mûrissement.. ». Dans le même ordre d'idées, voir la brochure d'octobre 1943 de la *Workers International League britannique*, *The World Revolution and the Tasks of British Working Class* (Londres 1943). Elle assure : « En l'absence de partis trotskystes expérimentés, avec des racines et des traditions dans les masses, les premières étapes des lunes révolutionnaires en Europe aboutiront très vraisemblablement à une période de kerenskysme ou de Front populaire. »

⁶⁴ *Fourth International* n° 6, mars 1945.

⁶⁵ *Ibidem*, n°5, décembre 1944.

On retrouve les débuts d'une opposition organisée à cette vision de l'avenir dès la deuxième moitié de l'année 1943, en ce qui concerne le trotskysme américain du moins ⁶⁶. Des personnages-clés comme Felix Morrow et Jean van Heijenoort, qui avaient toujours suivi de près les problèmes européens, ne pouvaient s'empêcher de remarquer que, malgré la décomposition des forces de l'Axe à laquelle on assistait, les événements prédits ne se produisaient pas :

« Nous devons accorder toute son importance au fait indéniable que des portions considérables des masses italiennes ont accueilli les troupes américaines avec enthousiasme », écrivait Felix Morrow en décembre 1943.

« Après l'effondrement du fascisme, ces masses devront peut-être traverser un certain nombre d'expériences avant de comprendre que leurs besoins ne peuvent être satisfaits dans le cadre de la république démocratique. Un autre facteur, qui favorise le réveil des illusions démocratiques est l'intensification du sentiment national en Europe, résultat de l'occupation nazie ; les masses des pays « libérés » risquent pendant quelque temps d'avoir le sentiment que des gouvernements comme celui de de Gaulle, par exemple, sont bien « à nous »⁶⁷. Et surtout, le capitalisme américain, la nouvelle force dominante, jouit « de ressources infiniment plus vastes » (comparées à celles de l'Allemagne nazie) qui ne manqueront pas « d'avoir des conséquences politiques »⁶⁸ car elles permettront l'installation de régimes démocratiques bourgeois dans l'Europe d'après-guerre. Même Morrow et ses camarades continuaient à croire que la période d'après-guerre serait une période de crises et de révolutions durables, mais ils avaient cette qualité qu'ils intégraient la réalité vécue à leur vision politique. »

Il en allait de même pour les membres allemands des IKD. Ceux-ci s'étaient en effet rendus compte du rôle que joueraient les revendications démocratiques dans la « révolution à venir », longtemps avant que n'éclate, dans les rangs trotskystes, la controverse sur cette question qui y sévit dans les dernières années de la guerre. Ils devaient probablement cette lucidité aux longues années pendant lesquelles, après 1933, ils avaient tenté de faire du travail de masses.

Dans leurs thèses sur « *Le Travail politique en Allemagne* » de 1937, ils reconnaissent que le mouvement ouvrier allemand a subi une sévère défaite et que, avant que l'on puisse envisager sérieusement une transformation socialiste de la société, « *les efforts de la classe ouvrière doivent se concentrer sur la création des conditions préalables les plus élémentaires, leur permettant d'apparaître à nouveau comme une force politique [...] Dans ces conditions, les revendications démocratiques (liberté de la presse, de réunion et d'association) jouent un rôle essentiel dans la politique de l'avant-garde et du nouveau parti [...]. Les efforts pour limiter les activités des cadres révolutionnaires clandestins au « travail en usine », ou pour se concentrer sur lui, sont le signe d'une impuissance politique et du manque d'une vision politique* » ⁶⁹.

Les trotskystes allemands ne cessèrent de défendre ce point de vue pendant toute la guerre et, dans le texte de 1944, « *Le S.W.P. et la Révolution européenne* », ils donnaient en termes non équivoques leur vision des possibilités révolutionnaires et faisaient la critique de l'organisation-sœur américaine. S'en prenant à la phraséologie de cette dernière, le texte insiste :

« Nous préfererions déclarer honnêtement dès le départ : en raison de conditions historiques défavorables et des effets désastreux de la guerre, le parti est malheureusement très peu « existant », et

⁶⁶ L'impossibilité d'avoir accès aux documents appropriés pour le trotskysme européen nous a, à soi seule, obligé à centrer ce paragraphe sur les débats américains à propos de cette question.

⁶⁷ Ibidem, p. 372.

⁶⁸ Ibidem, p. 374.

⁶⁹ « *Thesen zur politischen Arbeit in Deutschland* », Unser Wort, janvier 1938.

surtout il n'existe pas un seul « parti » (révolutionnaire) digne de ce nom. Dites-le franchement : où y en a-t-il un ? Plus d'une année s'est effondrée depuis l'écroulement du fascisme italien. Une autre année passera (nous le prédisons ici) et nous entendrons les mêmes formules « indestructibles ». Mais nous prendra-t-on ne serait-ce qu'un peu au sérieux ? Arriverons-nous à comprendre où se situe réellement notre travail ? »⁷⁰.

Puis le groupe basé à Londres attirait l'attention sur le besoin vital de recourir aux revendications démocratiques dans le travail d'agitation quotidien.

« Pour dire les choses brutalement : il faut que la population tout entière ait les oreilles positivement rebattues des revendications ou des principes du « Pacte atlantique ». Ces revendications mises en avant hypocritement par le Pacte atlantique font partie de notre propre Programme de transition. Nous ne pouvons jouer à cache-cache avec elles [...] Nous n'avons pas de meilleur moyen pour faire avancer l'idée des différences de classe et pour faire reculer les autres tendances, que de poursuivre inlassablement les tâches démocratiques »⁷¹.

On ne tint pas compte de leurs avertissements. Au printemps de 1946, le premier congrès international d'après-guerre de la IVe Internationale vota l'exclusion des IKD⁷². Les désaccords au sein de la section américaine se firent plus sérieux après la victoire et gagnèrent les sections européennes. Mais, presque toujours, c'est le « *catastrophisme révolutionnaire* » qui l'emporta. Du point de vue de l'organisation du mouvement, le résultat était prévisible. Yvan Craipeau, dans ses souvenirs, évoque le premier congrès de la section française après la Libération, en octobre 1944 : « à une époque où les partis socialiste et communiste devenaient des organisations de masse, les quarante délégués des régions représentaient, pour toutes les affaires pratiques, la même organisation que sous l'occupation »⁷³. Le *Revolutionary Communist Party* de Grande-Bretagne fut sévèrement éprouvé par des dissensions internes sur cette question⁷⁴. Et, à la fin des années 40, la plupart des dissidents, comme Felix Morrow, Yvan Craipeau, Jean van Heijenoort, ne jouaient déjà plus de rôle actif dans la IVe Internationales. Ainsi donc, le bilan du trotskysme en Europe pendant la seconde guerre mondiale incite plutôt à la modestie. Tous les mouvements politiques, en particulier ceux dont les aspirations sont révolutionnaires, se fixent pour tâche de gagner les masses à leur effort. C'est essentiellement l'assentiment et la participation populaires à l'accomplissement de leurs buts qui, en fin de compte, doit leur dire s'ils ont réussi. A cet égard, l'expérience des années de guerre fut, pour la IVe Internationale, un échec évident. Même si l'on dispose de peu d'estimations fiables du nombre d'adhérents pour ces années-là, il est probablement correct de dire qu'aucun groupe trotskyste n'avait dépassé la barre du millier avant la fin de la deuxième guerre mondiale en Europe. Et, comme nous l'avons signalé dans les paragraphes précédents, son orientation pendant les années d'agitation ouvrière après-guerre ne risquait pas d'apporter et n'apporta pas dans les faits les résultats escomptés. Ainsi, ayant été incapables de tirer profit des turbulences des années trente, le trotskysme européen ne réussit pas davantage à briser son isolement à la faveur de la décennie suivante.

Il est bien entendu indéniable que les forces de la IVe Internationale avaient à faire face à des obstacles puissants et apparemment insurmontables. Non seulement les adhérents furent persécutés dans l'un et l'autre des camps impérialistes, mais ils devaient aussi tenir compte de leur plus grand rival à gauche : les partis communistes staliniens. L'élimination physique des trotskystes par ces derniers prit des

⁷⁰ *New International*, n° 10, 1944, pp. 414-415, souligné dans l'original.

⁷¹ *Ibidem*, p. 414.

⁷² Wolfgang Alles, *Zur Politik und Geschichte des deutschen Trotskismus ab 1930* », Mannheim, 1978, p. 271 ; Prager, pp. 435-436.

⁷³ Craipeau, *La Libération*, p. 103.

⁷⁴ John Callaghan, *British Trotskyism*, Oxford 1984, pp. 27-52.

proportions particulièrement effrayantes en Grèce où les cadres du parti communiste se félicitèrent ouvertement de ces meurtres. Et si l'exclusion d'oppositionnels de gauche ne fut absolument pas une caractéristique générale de la politique stalinienne pendant la deuxième guerre mondiale, la haine profonde à l'égard des opposants trotskystes en vint parfois à affecter la vie même à l'intérieur des camps de concentration nazis où certains groupes de détenus recevaient souvent, des autorités dirigeantes des camps, le droit d'exercer un contrôle limité sur le régime interne ⁷⁵. Déduire cependant de ces conditions défavorables que « *les insuccès des trotskystes ne proviennent pas, essentiellement, de fautes tactiques ou autres, mais de leur situation à contre-courant et de l'emprise stalinienne sur les masses* », comme le fait Rodolphe Prager prouve un refus obstiné de regarder en face la réalité. C'est comme si l'on affirmait que les organisations révolutionnaires n'ont eu aucune occasion de développement quantitatif ou qualitatif.

Avant 1939, le trotskysme se caractérisait par une curieuse tension entre des analyses souvent tranchantes et catégoriques de la situation politique mondiale et de ses composantes spécifiques d'une part, et, de l'autre, son inaptitude à traduire des conclusions ainsi atteintes en action politique efficace. Cette source de difficultés n'a pas encore été étudiée de façon satisfaisante. Je ne puis ici faire plus qu'une suggestion, à savoir qu'il est important de s'interroger sur la conception ultra-léniniste et fortement personnalisée du centralisme démocratique qui a inspiré la direction de l'Opposition de gauche et qui a eu pour résultat cet isolement en partie volontaire de la IVe Internationale au début de la Deuxième guerre mondiale.

D'après l'évaluation critique du trotskysme en Europe pendant la Deuxième guerre mondiale que nous venons de faire, il apparaît clairement que la IVe Internationale, au cours de ces années, réussit moins bien à s'adapter au changement de circonstances qu'avant le début de la guerre et l'assassinat de son chef incontesté. Dans l'ensemble, ses membres n'étaient pas disposés à rompre avec les notions d'orthodoxie établies, ni à réorienter suffisamment leur stratégie et leur tactique.

Il est certain que leur fidélité inébranlable aux principes internationalistes pendant toutes les années de guerre a une autre stature que le recours à la propagande chauvine des autres rivaux conservateurs de gauche ⁷⁶. Et leur refus constant de reléguer la lutte de classes à un rang secondaire pour la durée de la guerre ne trouva guère son pareil en cette période de l'Histoire. Mais en général, leur aptitude d'avant-guerre à réagir presque à la seconde aux phénomènes sociaux nouveaux faisait maintenant fréquemment et notablement défaut. Et s'il est vrai que le cheminement de la communication entre les sections de la IVe Internationale cessa en général pendant la durée de la guerre et par conséquent empêcha peut-être les clarifications nécessaires, l'argument, si tant est qu'il prouve quelque chose, prouve le contraire. Car, à la fin des hostilités, lorsque les contacts furent rétablis par-delà les frontières nationales, la plupart des observateurs furent stupéfaits de constater à quel point se ressemblaient les orientations générales de pratiquement toutes les organisations nationales.

⁷⁵ Voir les récits romancés de Fritz Keller sur la vie à Buchenwald *In den Gulag von Ost und Westen*, Francfort / Main, 1980, et David Roussel, *Les Jours de notre Mort*, Paris 1947. Sur la persécution plus générale des trotskystes par des organes du parti communiste, voir René Dazy, *Fusillez ces chiens enragés* (Paris 1981).

⁷⁶ De peur qu'on ne me comprenne pas, je ne veux pas contester qu'il y ait eu une grande diversité d'attitudes dans la gauche majoritaire. Mais, en ce qui concerne le rôle des partis communistes, l'invasion de l'Union soviétique marqua pour tous le moment à partir duquel se fit leur adaptation à la langue chauvine d'une grande partie du mouvement de résistance.

En ce qui concerne le régime interne des groupes trotskystes, peu d'éléments indiquent que les années de guerre y aient provoqué de gros changements⁷⁷. La coopération avec d'autres forces d'opposition de gauche socialistes ou communistes grandit dans une certaine mesure⁷⁸, mais ne réussit jamais à dominer le souci qu'il avait déjà avant-guerre de la pureté révolutionnaire de ses organisations. Si le trotskysme d'avant-guerre était la continuation du léninisme sans la souplesse de Lénine quant à la structure et au fonctionnement du parti, le trotskysme pendant la Deuxième guerre mondiale fut du léninisme sans Trotsky.

⁷⁷ Bien que seul un examen sérieux des documents internes permettrait de le certifier de manière décisive.

⁷⁸ Voir l'épisode d' *Arbeiter und Soldat* et l'idée avortée du Secrétariat européen, lors de sa première réunion dans les Ardennes belges, d'organiser une conférence des sections officielles de la IVe Internationale et de groupes dissidents « *comprenant le POUM espagnol et le RSAP de Sneevliet* » (Prager, p. 114).